

Le continent littéraire de Leopardi

Le poète et penseur italien consigna ses réflexions dans le « Zibaldone », qui fut publié cinquante ans après sa mort, et mit encore un siècle à atteindre la France

NICOLAS WEILL

Les spécialistes du *Zibaldone di pensieri* (« fourre-tout de pensées »), laissé par le poète et intellectuel italien Giacomo Leopardi (1798-1837), disent que l'histoire de sa réception, à elle seule, est un roman. En effet, elle enjambe les lieux et les époques. La réédition de la traduction qu'a réalisée Bertrand Schefer (2003), la première à livrer ce texte « tellurique » en intégralité dans une langue étrangère (une version en anglais s'est ajoutée depuis), fournit l'occasion de méditer l'étrange parcours suivi par cette œuvre pour parvenir jusqu'à nous.

Pour les Italiens, Leopardi constitue un mixte de Baudelaire et de Montaigne, dont *Les Essais* sont souvent comparés au *Zibaldone*. Les lycéens apprennent ses poèmes en classe et *L'Infini* (1819), inspiré par les collines des Marches où Leopardi a passé sa jeunesse dans la petite ville de Recanati, se récite aussi volontiers qu'*Harmonie du soir* (*Les Fleurs du mal*, 1857). En Allemagne, un Nietzsche reconnaît d'emblée le génie de Leopardi et partage avec lui l'exposition de la pensée en fragments. En France, la greffe léopardienne met bien plus longtemps à prendre. Au point qu'on peut soutenir qu'elle commence juste à porter quelques fruits.

Leopardi qui, à peine sorti de l'enfance, avait déjà dévoré la bonne dizaine de milliers de livres contenus dans la bibliothèque de son père, commence le *Zibaldone* en 1817, à l'âge de 19 ans. Il y couche sur le papier des réflexions et il faut se pincer pour imaginer

« Avec Dante, Leopardi forme le point de référence de tous les écrivains italiens du XX^e siècle »

Martin Rueff
traducteur et poète

qu'elles sont le fait d'un si jeune homme, tant elles témoignent de maturité intellectuelle et de maîtrise des concepts comme de la philologie latine et grecque. Il les consigne dans ce qui n'est guère un journal intime jusqu'en 1832. Inachevé, l'ensemble forme un manuscrit gros de 4524 pages, où se profilent les contours d'une œuvre à part entière, que son auteur envisageait peut-être en dictionnaire philosophique et qu'il avait commencé à pourvoir d'index. *Zibaldone* « n'est pas un



Portrait de Giacomo Leopardi (1798-1837) et incipit du manuscrit du « Zibaldone ». FOTOTECA/LEEMAGE. COSTA/LEEMAGE

texte rhapsodique mais cyclique, concentrique, dit Bertrand Schefer. On développe en précisant à chaque fois. Le discours fonctionne comme une lentille de réglage». Chaque remarque ouvre sur l'infini dans des phrases à la syntaxe sinieuse, ponctuée d'« etc. ».

Pour l'écrivain et psychanalyste Michel Orcel, traducteur de *Poèmes et Fragments* (La Dogana, 1987), *Zibaldone* demeure un « massif très brut de pensées cobayes à l'état naissant ». Alors qu'il vit chez son ami et admirateur l'écrivain Antonio Ranieri (1806-1888), Leopardi est emporté par le choléra à 39 ans. Ses archives tombent entre les mains des deux domestiques de Ranieri. Le *Zibaldone* doit attendre plus de cinquante ans pour sa première édition italienne, en 1898. Mais, depuis, il irrigue la pensée et la poésie de la Péninsule. « Avec Dante, dit le philosophe et poète Martin Rueff, professeur à l'université de Genève et traducteur de l'italien, *Leopardi forme le point de référence de tous les écrivains du XX^e siècle. Il est par exemple certain que le désespoir qui s'exprime dans les romans d'Italo Calvino a à voir avec le pessimisme cosmologique de Leopardi. Mais il y a également toute une appropriation théorique ou érudite chez des philosophes comme Massimo Cacciari, Giorgio Agamben ou chez un historien comme Carlo Ginzburg.* »

EXTRAIT

« On pourra mesurer par l'exemple suivant combien la religion chrétienne est contraire à la nature lorsqu'elle n'agit que sur une réflexion simple et rigide, qui devient la norme unique. J'ai personnellement bien connu une mère de famille qui n'était point superstitieuse mais très ferme et scrupuleuse dans sa foi chrétienne et ses pratiques religieuses. Non seulement elle ne plaignait pas les parents qui perdaient leurs enfants en bas âge, mais les envoyait du fond du cœur, sincèrement persuadée qu'ils s'étaient envolés sans danger pour le paradis et avaient libéré leurs parents du souci de les entretenir. Souvent menacée de perdre ses enfants en bas âge, elle ne priait pas Dieu de les faire mourir, puisque la religion l'interdit, mais se réjouissait de tout cœur à cette éventualité ; et lorsqu'elle voyait son mari pleurer ou s'affliger, elle se repliait sur elle-même, frappée d'un réel et sensible dépit. »

ZIBALDONE, PAGE 230

En revanche, malgré les efforts de Sainte-Beuve, dont les éditions Allia, très engagées dans la promotion du poète, rééditent opportunément le *Portrait de Leopardi* (1844, 80 pages, 6,20 euros), malgré aussi l'intérêt de Valéry Larbaud qui l'évoque dans *Jaune bleu blanc* (1927, Gallimard, 1991), le cercle léopardien n'outrepasse pas en France celui des italianistes. « On se prend à rêver à ce qu'aurait pu donner une confrontation de Maurice Blanchot avec le *Zibaldone*, s'il l'avait connu », regrette Martin Rueff.

Il est vrai que le poète penseur entretient avec le français, alors langue à prétention univer-

selle suite aux conquêtes de la Révolution et de l'Empire, une relation fort conflictuelle. Il a beau le maîtriser parfaitement, comme le montrent ses *Lettres en français* (Arcade-Ambo, 2015), l'idiome de Voltaire et des encyclopédistes reste un repoussoir à cause de la sécheresse géométrique qu'il lui prête, même s'il apprécie la richesse des auteurs de la Renaissance. « A mon sens, risque Michel Orcel, *Leopardi assimile l'italien au père et le français à la mère* » – une mère bigote, dont il dresse un terrible tableau dans le *Zibaldone* (lire l'extrait ci-dessus).

Le paysage se modifie seulement à la fin des années 1990, quand Bertrand Schefer, à l'époque spécialiste du néoplatonisme de la Renaissance italienne et aujourd'hui romancier et réalisateur, entreprend de traduire à lui seul ce continent littéraire. Cela lui coûte cinq années de travail, finalement couronnées par le prix Italiques (2004). Allia, dirigé par Gérard Berrebi, choisit de publier le *Zibaldone* d'un seul tenant et non en trois ou quatre volumes comme en Italie, afin de mieux en souligner l'unité profonde. L'accueil en différé de ce jalon essentiel dans une lignée alternative à la philosophie traditionnelle, refusant l'esprit de système, profitera de cette réédition. Elle installera Leopardi sur la scène française pour ce qu'il est aux yeux de ceux qui l'aiment : le dernier des classiques et le premier des modernes. ■

Complot à Tokyo

Ce court roman de Junichirō Tanizaki (1886-1965), jusqu'ici inédit en français, est paru au Japon en 1918. Il traduit l'influence et l'admiration que l'écrivain nourrissait pour Conan Doyle et Edgar Allan Poe. Il y est d'ailleurs question d'un code à déchiffrer en vertu d'un modèle figurant dans la nouvelle *Le Scarabée d'or*. Car le protagoniste de *Dans l'œil du démon*, un rentier excentrique, se vante de posséder des talents de détective. Témoin d'un complot ourdi dans un cinéma tokyoïte, il mène l'enquête sur un assassinat supposé être commis la nuit par une geisha et son serviteur, le corps de la victime devant être dissous dans un bain d'acide. Las, le fin limier doublé d'un fin lettré tombe sous le charme de la femme fatale, « démon du crime », « sorcière de toute beauté », qui le dépouille de sa richesse. Dépravation, voyeurisme, attirance malade... Toutes les obsessions de l'auteur d'*Eloge de l'ombre* concou-

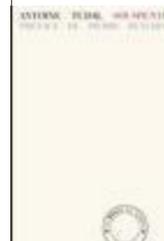


rent à faire de ce récit une petite merveille vénéneuse. ■

MACHA SÉRY
► *Dans l'œil du démon*
(*Hakuchū kigo*),
de Junichirō Tanizaki,
traduit du japonais par
Patrick Honnoré et Ryoko
Sekiguchi, Picquier,
132 p., 14 €.

Le petit poète captif

Romancier, scénariste, ami de Prévert, Vian et Queneau, Antoine Tudal (1931-2010) avait été un très jeune poète, doué d'une maturité prodigieuse. Après une enfance au Maroc, où ses parents peintres, Olek Teslar et Jeannine Guillou, étaient venus rechercher l'intensité de la couleur, « Antek » fut élevé par Nicolas de Staël, dont Jeannine était devenue la compagne. En 1943, à Paris, puni pour un larcin qui risquait de mettre en danger son père adoptif, l'enfant fut enfermé dans une soupenne – pleine de livres de poésie. « Aux murs tout est mur / Même une porte ouverte », écrit-il dans cette sorte de captivité. Une fois découverts, ses poèmes enthousiasmèrent le poète Pierre Reverdy et le peintre Georges Braque, qui, les dotant, l'un d'une préface, l'autre d'une lithographie, en firent réaliser une édition de luxe.



Accompagné d'une postface d'Anne de Staël, *Souspente* est la première réédition de ce recueil initial, paru en 1945. ■
MONIQUE PETILLON
► *Souspente*, d'Antoine Tudal, préface de Pierre Reverdy, Le Bruit du temps, 112 p., 11 €.

Coupable mécanique

Pour que *Les Guerres intérieures* fonctionne, il faut que le lecteur accepte la coïncidence en son cœur : un an après avoir été le témoin audité d'une attaque brutale sur son jeune voisin (et s'être persuadé, parce que cela l'arrangeait, que les bruits provenant de l'étage supérieur étaient ceux d'un déménagement, se dispensant ainsi d'intervenir), Pax rencontre une femme qui se trouve être la mère de la victime. Les deux vont tomber amoureux l'un de l'autre – comment pourrait-il en être autrement ? Ainsi se trouve réactivée la mécanique de la culpabilité, qui propulse le douzième livre de Valérie Tong Cuong. Une efficace exploration de la lâcheté à travers le personnage de Pax, dont on connaît et comprend les raisons, acteur dont la conscience devient le théâtre des « guerres intérieures »



du titre, entre la pusillanimité et le courage, l'amour et la peur de la perte, le besoin de se confesser et la terreur des conséquences. ■
RAPHAËLLE LEYRIS
► *Les Guerres intérieures*, de Valérie Tong Cuong, JC Lattès, 240 p., 19 €.

Répondre au chaos



SI PEU SYSTÉMATIQUE QU'IL SOIT, *Zibaldone* laisse nettement entrevoir les positions de son auteur. Sensualiste déterminé, assimilant comme Spinoza

Dieu et la nature, ayant rompu avec le christianisme, Leopardi voit dans la civilisation de la raison non un progrès mais une extension de la souffrance humaine qui donne à sa pensée une coloration nettement pessimiste, préfigurant le désespoir schopenhauerien. Pourtant, ce désabusement ne conduit nullement à une attitude passive, et l'écriture acharnée ainsi que l'exploration

intellectuelle de toutes les facettes de notre monde sont la réponse au chaos, tout comme la sensation, le souvenir et la primitivité de l'enfance.

Antichristianisme

Ces milliers de pages traversées d'études philologiques anticipent la cristallisation de la pensée moderne sur la question du langage comme enjeu philosophique majeur. De même, bien longtemps avant Heidegger, Leopardi envisage l'articulation de la philosophie avec la poésie. Mais le *Zibaldone* est aussi enraciné dans la philosophie de son temps et discute de l'insuffisance des Lumières, sans se ranger, du fait de son antichristianisme, dans la réaction intellectuelle

des débuts du XIX^e siècle. Malgré ses réserves envers la France et le français, Leopardi ne cesse de dialoguer avec des auteurs comme Montesquieu, Rousseau, Lamennais, Madame de Staël plutôt qu'avec les Allemands (il ignore presque complètement Kant), et va jusqu'à ouvrir un débat avec la Bible s'il y trouve des points communs avec ses thèses. Comme celle-ci, le *Zibaldone* est autant un livre qu'une bibliothèque. ■ N. W.

ZIBALDONE
(*Zibaldone di pensieri*),
de Giacomo Leopardi,
traduit de l'italien, présenté et annoté
par Bertrand Schefer,
Allia, 2398 p., 39,90 €.